

Nos pères chantaient

Autor(en): **Gabbud, M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 25

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209648>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

bafoué, calomnié, trahi et qui, du haut de l'ignominieuse croix de Golgotha, meurtri et saignant, prononça l'ultime parole de pardon.

Nous écoutions le récit merveilleux. Une à une, les douces paroles d'amour tombaient sur le bataillon attentif. La vieille histoire, entendue si souvent, prenait soudain un aspect nouveau. Dans mon cœur, le superbe poème éveillait de confuses tendresses, de latentes générosités. Aimer ! Pardonner ! Prendre bravement sa part de la douleur universelle ! Souffrir avec ceux qui souffrent ! Se donner non seulement à ceux auxquels vous attachent les liens de la chair ou de l'affection, mais aux autres, aux indifférents, aux hostiles... aux hostiles surtout. Oui, c'était bien là la Tâche, le Devoir imprescriptible en dehors duquel il n'y avait que de la boue, des larmes et du sang.

Oh ! combien il avait raison l'aumônier aux grands yeux bleus, si doux...

Brusquement, le prédicateur changea de sujet. Abordant sans transition les réalités présentes, il nous engagea à remplir scrupuleusement nos devoirs militaires, à obéir à nos chefs, à nous tenir toujours prêts à verser notre sang pour la patrie, à défendre jusqu'à la mort notre drapeau.

Cette péroraison inattendue provoqua chez moi un sentiment d'indéfinissable malaise. Alors quoi?... Pardon, amour d'un côté... batailles et massacres de l'autre ! Loi divine et règlements militaires ! Un instant j'eus l'idée de m'élancer vers la chaire, de demander compte à cet homme de ses contradictions, de lui dire qu'il se trompait, qu'il commettait une épouvantable erreur, que le Christ ne pouvait en même temps enseigner le pardon des offenses et approuver la préparation à la guerre. Je voulus supplier ce prêtre si éloquent et qui me paraissait si bon de répéter partout son généreux appel de tout à l'heure à la fraternité, de proclamer sans trêve ni repos que la guerre est une chose mauvaise, un crime abominable, une honte sans nom...

D'ardentes protestations montaient à mon esprit. Les conséquences du néfaste malentendu persistant au cours de dix-neuf siècles de christianisme m'apparaissaient dans toute leur horreur. C'est pour n'avoir pas interprété dès le début dans leur sens véritable les paroles du Maître qu'aujourd'hui l'Europe tout entière se trouvait transformée en un vaste camp retranché, garni de canons prêts à vomir la mort. La semence d'amour, par le fait des mauvais laboureurs, n'avait produit qu'une moisson de haines. Et néanmoins, la criminelle théorie des deux vérités, des deux morales, l'une pour la collectivité, l'autre pour l'individu, subsistait, s'étalait impudente dans les colonnes de journaux. On la proclamait du haut des chaires ! La raison du plus fort était toujours la meilleure et, blasphème inouï, on ne craignait pas d'associer Dieu à ces révoltantes ignominies. On osait lui demander aide et protection pour écraser les faibles, les humbles, les innocents, pour leur ravir leurs biens et brûler leurs maisons !...

J'allais courir vers le ministre du Christ et lui faire part de mes révoltes et de mes dégoûts. Je n'en eus pas le loisir, car déjà l'aumônier élevait au ciel ses mains blanches pour la bénédiction : — Allez en *paix*, vivez en *paix* et que le Dieu de *paix* vous maintienne sous sa divine protection !

Il n'avait pas achevé que mon caporal d'escouade, se glissant derrière moi, me dit à voix basse :

— Vous n'oublierez pas, l'enflé, que vous êtes commandé de corvée pour la soupe !

(A suivre.) M.-E. T.

NOS PÈRES CHANTAIENT

Un ami du *Conteur*, M. Gabbud, correspondant du Glossaire des patois romands, à Lourtier (Valais), adresse par notre entremise, la lettre suivante à M. le professeur Rossat, à Bâle, qui collectionne, pour en publier un recueil, nos vieilles chansons.

A Monsieur Arthur Rossat,
Bâle, Schweizergasse, 10.
(Schweizer Volkskunde 1913, p. 36.)

Monsieur,
Connaissez-vous :

1^{re} Une *Chanson de Napoléon*, véritable apologie de Bonaparte en 12 couplets de 8 vers, débutant ainsi :

Je vais chanter le héros de la France
Je vais chanter ce fameux conquérant.
Je vais chanter d'un héros la vaillance
Qui s'illustra par ses nobles talents, etc.

Le dernier vers de chaque couplet est bissé, la répétition se fait en scandant les syllabes. Très populaire autrefois, cette chanson est de plus en plus délaissée à Lourtier. Si vous ne la connaissez pas, je pense la reconstituer en poursuivant les recherches. Je me rappelle l'avoir vue dans divers chansonniers manuscrits de mon village.

2^{de} *Chanson de Napoléon* (retrouvée dans un chansonnier manuscrit de Lourtier) : 6 couplets de 6 vers et refrain de 2 vers, répétés après chaque couplet ?

Adieu Français donc pour toujours
Je pars pour l'île de Sainte-Hélène

Refrain :

Braves Français, pleurez mon sort
Adieu la France, ma patrie.

Connaissez-vous la chanson où l'impératrice Joséphine raconte ses malheurs domestiques ? Elle est bien connue à Lourtier.

4 couplets de 8 vers — les deux derniers vers se répètent en guise de refrain, le dernier est le même pour trois couplets :

Ah ! mais, mon Dieu, si j'allais pleurer
modifié au quatrième couplet, ainsi :

Loin des heureux, j'irais pleurer

Commence ainsi :

Il (Napoléon) est remarié, le parjure,
Dans un billet froid et glacial,
Mêlant l'ironie à l'injure,
Il m'invite à paraître au bal, etc.

La Chanson napoléonienne.

Grand-papa de ma couronne
Ne s'occupe pas du tout
C'est aux Bourbons qu'il la donne
La mort me prive de tout.

Refrain.

Mais, hélas ! que puis-je faire,
J'en suis jeune à l'abandon.
Dieu protégera j'espère
Le petit Napoléon.

Il faut avoir bon courage,
L'oncle Charles (?) me l'a dit
Le bonheur fera ton partage,
L'on n'est pas toujours petit.

Refr.

Officiers et militaires,
Mon papa vous a nourri,
Du peuple, il en fut le père,
Mes nobles, ils l'ont trahi.

ou :

(Mais les nobles l'ont trahi ?)
Refr.

Ecrit sous la dictée de M^{me} Adèle Fellay, à Lourtier, qui m'a déclaré la tenir de son père. Je propose pour titre de cette vieille chanson : *La Complainte de l'Aiglon*.

Napoléon à ses soldats.

Partons, mes officiers, partons,
Car c'est le temps qu'il faut nous mettre en route,

Il y a six puissances contre nous
Les Anglais sont déjà sur nos traces
Partons mes soldats du malheur
Je ne serai plus votre empereur.

Pendant que j'étais votre empereur
Et que je gouvernais la France,
La France était bien gouvernée
La France était bien florissante,
Mais sitôt que l'Empereur partit
La France commence à déflourir.

Le plus grand regret que j'ai en partant
C'est d'avoir perdu un général
Qui contait ses peines avec moi
Oh ! qu'il pleurait, oh ! qu'il versait des larmes,
C'est le général Montebello
Qui était le meilleur de mes généraux.

Ma Joséphine m'a toujours dit,
Dans cette malheureuse campagne,
Que j'étais trop bardi,
Que j'allais trop loin porter les armes,
Que j'étais trop ambitieux,
Que j'en deviendrais un jour malheureux.

Ils m'ont pris, ils m'ont conduit
Dans l'île de la Sainte-Hélène,
C'est un pays *fort* (trop) éloigné
Pour que jamais j'en revienne,
Adieu, Paris, Adieu, Strasbourg,
Je ne verrai plus les beaux jours.

M. GABBUD.

Répit. — Alors, c'est dans quinze jours que tu te maries ?

— Non ! Dans un mois ! J'ai obtenu un sur-sis !

Concours littéraire et musical. — La direction du « Lausanne-Palais » s'est entendue avec le Théâtre Lumen pour ouvrir un grand concours de pièces de théâtre, en un ou plusieurs actes, de chansons satiriques et sentimentales, de musique, chant, piano, instruments divers, chœurs patriotiques.

Ce concours, entièrement gratuit, est organisé dans le but de révéler quelques œuvres intéressantes. Les concurrents primés toucheront des droits et leurs œuvres, dont ils restent les propriétaires exclusifs, seront présentées au public, aux frais du Théâtre Lumen, en un ou plusieurs spectacles-soirées.

Le règlement du concours et tous les renseignements supplémentaires sont fournis par la rédaction du « Lausanne-Palais », à Lausanne.



LE DÉJEUNER
PAR EXCELLENCE

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à Walther Gygaz, fabricant à Bleienbach.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.